



En
accès
libre

LE VIRUS
DE LA RECHERCHE

MUSTAFA AKALAY NASSER

**LA MÉDINA OU L'AUTRE
VILLE RÉSILIENTE**

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil.

ISBN 978-2-7061-4953-5 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4954-2 (*e-book ePub*)

© PUG, juin 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

MUSTAFA AKALAY NASSER EST URBANISTE (UPF, FÈS).

Le champ sémantique de la résilience s'est désormais étendu à l'urbanisme et pourrait toucher aujourd'hui la ville arabo-musulmane. Peut-on parler d'une médina résiliente? Longtemps négligé, ce patrimoine urbain pourrait devenir un symbole de résilience face aux crises qui secouent un monde en mutation rapide. Le terrible épisode du coronavirus nous a offert un terrain d'observation toujours en cours et l'occasion d'un temps d'arrêt et de réflexion sur la fabrique de la ville.

Vu de loin, on pourrait s'inquiéter pour la population de la médina en contact avec des milliers de touristes et de pèlerins venus du monde entier, dans un labyrinthe de ruelles très étroites et d'échoppes serrées les unes des autres, où l'on imagine la distanciation physique bien difficile à respecter. Lors du confinement, nous nous sommes pourtant rendu compte que la médina de Fès, au nord-ouest du Maroc, ville à échelle humaine, paraissait s'être mieux adaptée que la ville nouvelle ou les quartiers périphériques.

Les recettes anciennes du repli

Cette vieille cité, haut lieu de savoir, carrefour de rencontres des cultures et des religions et important centre de pouvoir et de négoce reliant le Maroc à l'Europe et à l'Afrique¹, est l'une des plus grandes médinas du monde arabo-musulman. En dehors de transformations ponctuelles, des mutations liées à l'arrivée des populations rurales et à la fuite des classes les plus aisées, et des rénovations récentes conduites dans le cadre de son classement au Patrimoine mondial de l'humanité, elle n'a pas trop changé de physionomie.

Lors de cette crise, elle a fait preuve d'une grande résilience en s'appuyant sur des recettes anciennes, celles de la ville repliée sur elle-même. Dès le couvre-feu du 16 mars, la population s'est retranchée derrière les remparts et a déserté

1. Metalsi M., 2018, *Maroc, cités d'art, cités d'histoire*, Fès, L'Harmattan Maghreb.

le lacs des ruelles. Chacun s'est confiné dans les maisons. Les commerces ont fermé leurs portes. Les riads et les maisons d'hôtes ont annulé leurs réservations.

Face à la menace, comme les villes qui fermaient autrefois leurs portes dès la nuit tombée, la médina s'est recroquevillée sur elle-même après une dernière prière pour arrêter la propagation du virus. Une nouvelle fois, la vieille cité s'est repliée pour se défendre. A contrario, lors de ce confinement, la périphérie de la ville de Fès s'est découverte plus vulnérable, et la contagion semble avoir été plus forte dans les faubourgs.

Changement de regard

Les résultats de la pandémie, qui ne sont que partiels, devront être analysés précisément quartier par quartier. Ils suggèrent des capacités de résistance et de résilience de la médina supérieures à celles des modèles d'urbanisme plus récents. C'est une hypothèse que nous commençons à étudier au Maroc dans le cadre d'un programme de recherche du CNRST².

Au-delà de la comparaison en cours entre quartiers et populations différentes, la crise sanitaire permet une nouvelle fois de tenter de changer de regard sur la médina, et d'inscrire notre approche de l'urbanisme et de l'urbanisation dans une autre échelle temporelle. La pandémie et le confinement dans l'espace et dans le temps sont le tournant d'un possible renversement du regard sur la ville traditionnelle par rapport à la ville dite « moderne », ou plutôt contemporaine.

La médina est devenue un objet de fascination pour nombre d'architectes et d'urbanistes occidentaux déçus par le simplisme des plans de l'urbanisme moderne. Albert Laprade en 1916-1917, s'inspirant de la vieille ville de Fès, avait projeté la cité des *Habous*³ en limite périphérique de Casablanca. On pense aussi à l'architecte franco-suisse Le Corbusier qui fut le premier à réinterpréter l'architecture arabe – Ville sainte de Ghardhaïa dans le Mzab – pour intégrer certains de ses principes à l'architecture moderne. Avec son Unité d'habitation de Marseille, il avait composé une sorte de quartier arabe vertical, avec ses 360 appartements en duplex reliés par des « rues » intérieures, ses commerces et ses équipements publics sur un toit en terrasse.

2. Centre national pour la recherche scientifique et technique.

En ligne : <https://www.cnrst.ma/index.php/fr/>

3. Le *habous* est institution de droit musulman où le propriétaire du bien le rend inaliénable pour affecter la jouissance au profit d'une œuvre pieuse ou d'utilité générale.

Une ville durable avant l'heure

Nombre d'architectes et d'urbanistes ont étudié et étudient encore (Suisse, Canada, etc.) les médinas, et notamment celle de Fès. Ils leur reconnaissent des qualités dans les matériaux utilisés et réutilisés en permanence, dans la gestion des eaux usés, dans les réseaux d'eau potable, dans le lien avec les jardins proches et l'arrière-pays rural, dans les dessertes à pied ou à dos d'âne, la gestion traditionnelle des déchets, la maîtrise de la température selon les saisons, et tout un art de vivre et d'habiter dans un espace très dense.

Certes, depuis les observations de Jacques Berque, les constats sur « l'unité de la médina », « l'existence de quartiers à couleur familiale » et la « continuité immobilière extrême » ont naturellement évolué, notamment sous l'effet de l'exode rural, mais on peut noter des permanences. Les mutations de l'immeuble obéissent encore à des règles délicates. De nos jours, à Fès, on ne peut toujours pas construire, ou même exhausser une construction, sans demander l'autorisation des voisins. Selon l'éthique musulmane, « la médina est le lieu où le témoignage se fait architecture »⁴.

Même si une partie de ces qualités et certains de ces savoir-faire se sont perdus, ce sont autant de caractères qui renvoient à la définition d'une « ville durable » ou « soutenable » avant l'heure.

L'échec des villes nouvelles

Si les habitants et les visiteurs profitent de ces qualités, si les architectes les étudient avec attention et si les autorités ont désormais à cœur de les préserver, ces ensembles architecturaux ne sont peut-être pas encore appréciés à leur juste valeur par l'ensemble de la population d'un jeune pays en développement, pour qui la réussite passe souvent par l'accès à de nouvelles constructions, et qui ont un rapport encore négatif au patrimoine.

En parallèle, les formes urbaines qui se sont développées ces dernières années ne sont guère attrayantes. Lancées à la va-vite lors du boom immobilier du début des années 2000, les villes nouvelles construites au Maroc ont connu un échec cuisant. De cités-dortoirs, elles sont passées au statut de cités fantômes. Que dire devant le spectacle affligeant des maisons cubiques sans souci de la beauté, du style ? Quoi faire face à la désolation des quartiers semi-construits et sans infrastructures minimales, face à la médiocrité architecturale de ces cités sans âme ?

4. Berque J., 1974, *Maghreb histoire et sociétés*, Alger, Sned, Duculot.

L'heure est au changement de modèle urbain, et les acteurs de l'aménagement et de la fabrique urbaine doivent changer de vision. De quoi sera fait « le jour d'après » et comment le préparer ? Entre l'oubli du patrimoine et les dangers d'un urbanisme de l'accélération, quel modèle de ville souhaitons-nous mettre en place ?

Le temps long des ajustements permanents

Peut-être la crise sanitaire du Covid-19, en bouleversant les idées reçues, nous donne-t-elle l'occasion d'imaginer de nouvelles manières de penser et de co-construire la ville. L'enjeu majeur des prochaines décennies pour les « faiseurs » de ville sera alors d'introduire de l'urbanité dans un urbanisme sans architecture⁵ et de revisiter la médina, de réinterpréter cette tradition urbaine incarnée afin d'en tirer des leçons du passé pour le futur.

Si l'urbaniste marocain doit connaître les idées et les techniques de son temps, il est censé aussi s'inscrire dans la continuité d'une histoire longue, à la Fernand Braudel.

La ville traditionnelle ne s'est pas construite en un jour. Elle est faite de réajustements successifs qui en font un ensemble approprié à taille humaine. Quand Le Corbusier et ses disciples de la Charte d'Athènes ont opéré en ignorant l'ancienne ville, cherchant à en bâtir une autre totalement différente, ils ont en grande partie échoué, parce que la ville refuse la *tabula rasa*, la rupture.

La continuité est l'essence de la cité et creuse sa profondeur existentielle et humaine⁶. Il ne s'agit pas d'un attachement nostalgique à l'histoire, mais d'un éveil de conscience permettant d'affronter les changements et les crises. Un virus microscopique nous a mis à l'arrêt et à l'épreuve. À nous, urbanistes du Maroc et d'ailleurs, d'en faire notre miel. ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).

5. Metalsi M., 2007, *Tanger*, Malika Éditions.

6. Mountassir A., Akhrif M., 2012, *La Ville Heureuse*, Casablanca, Archimedia.